

BUENOS AIRES

Ernesto Sabato a eu 85 ans le 24 juin dernier. L'auteur du *Tunnel* [Seuil, 1995] nous a reçus chez lui, à Santos Lugares, pour parler du livre qu'il est en train d'écrire *Antes del fin* [Avant la fin] Ce sera, dit-il, le dernier qu'il publiera, une sorte de "testament destiné à la jeunesse". L'auteur, ancien ingénieur, y dénonce le "désastre technologique" tout en affirmant : "L'espoir naît du désespoir."

Depuis *Hombres y engranajes* [Hommes et engrenages] et *La Robotizacion del hombre* [La robotisation de l'homme], vous évoquez les conséquences désastreuses des progrès techniques. Est-ce aussi le point de départ de votre prochain livre, *Antes del fin* ?

Ernesto Sabato, Il est extrêmement rare que l'on m'interroge sur *Hombres y engranajes*, car presque personne ne se souvient de ce livre, pourtant fondamental dans ma vie. J'ai publié cette œuvre en 1951 et elle m'a valu tellement d'attaques et de sarcasmes, aussi bien à droite qu'à gauche, que je suis resté pendant dix ans pratiquement enfermé dans cette maison où les fissures et les fuites étaient alors moins nombreuses. Pendant cette retraite, j'ai poursuivi néanmoins la rédaction d'un roman, en écrivant sporadiquement, sans savoir où il allait me mener et que, selon l'état de mon esprit, en général désastreux, je détruisais ou modifiais.

Ce fut le point de départ de *Sobre héroes y tumbas* [Héros et tombes] ?

Cela est devenu par la suite *Sobre héroes y tumbas*. J'écrivais dans les moments où, si je ne l'avais pas fait, j'aurais crevé. Je ne sais jamais à l'avance ce que je vais écrire, je n'ai qu'une vague intuition. Ensuite, ça vient comme un vomissement et je dois laver et relaver la poubelle. Mais, dans l'art, puisque je parle de ce roman, je fais plus confiance aux vomissements qu'aux schémas bien nets.

Mais là vous parlez d'un roman, ce que n'était pas *Hombres y engranajes*.

Ce n'est pas un roman, mais un examen de la terrible réalité de notre temps : le désastre technologique et "technolâtrique". Car il provient d'une idolâtrie, une idolâtrie néfaste qui nous a conduit à la plus grande crise de l'Histoire, à la destruction physique de la planète, après avoir supprimé, en grande partie, les êtres humains qui ont cessé de l'être pour se transformer en robots ou en

« cyberanthropes » comme disait je ne sais plus qui... Peut-être moi. Dans ce livre, il y a ce qui devait arriver inéluctablement.

Est-ce que c'était une espèce de prophétie ou simplement une façon de faire part de votre pensée ?

N'allez pas croire que je me considère comme le seul à avoir écrit sur cette tragédie. Des esprits supérieurs au mien m'ont précédé. Pas seulement des philosophes mais aussi des géants comme Dostoïevski, qui a écrit un livre tout petit mais extraordinaire intitulé *Carnets du sous-sol* [Gallimard, 1995] ou quelque chose comme ça, selon les variantes des traducteurs, qui veulent toujours faire mieux que l'auteur. Dostoïevski avait fait des études d'ingénieur, il savait ce qu'était un logarithme. Ceux qui ne savent pas que j'ai une formation scientifique pourraient penser que *Hombres y engranajes* est l'œuvre d'un irresponsable qui écrit ce genre d'aberrations parce qu'il était nul en mathématiques ou en physique.

Vous avez dit en 1974 que "l'écrivain s'installe dans un autre monde qu'il crée à ses fins et où il trouve une solution personnelle". Etes-vous arrivé à la littérature grâce à cette forme de catharsis ?

Non, ça ne s'est pas passé comme ça. Lorsque j'ai terminé mon doctorat en physique et mathématiques, à l'université de La Plata, j'ai reçu une bourse d'une association pour la recherche scientifique présidée par Bernardo Houssay. Ce Prix Nobel de médecine ne voyait que par la science et était terriblement grincheux. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Houssay ait cessé de me dire bonjour quand j'ai délaissé la recherche scientifique au profit du charlatanisme (c'était comme ça qu'il voyait l'art). Il m'a qualifié de traître et a cessé de me saluer. J'ai décidé alors, avec Matilde [l'épouse de Sabato], de partir vivre dans les montagnes de Cordoba, car nous n'avions plus d'argent. Là-bas j'écrivais par correspondance et sous un pseudonyme pour le journal *El Mundo*. Il s'agissait d'articles de vulgarisation scientifique qui nous permettaient de manger et de payer le loyer.

Certains disent que votre prochain livre est une espèce d'autobiographie ?

C'est un livre dépouillé, grave au sens profond du mot gravité, rien à voir avec la littérature. C'est une sorte de testament que je rédige avant tout à l'intention des jeunes. Testament dans le sens métaphorique. C'est très dur. J'ai ici tous les livres que je n'ai pas publiés (il désigne un placard rempli de dossiers soigneusement rangés) et que je ne publierai jamais. Comme je te l'ai déjà dit, je ne publierai plus rien à part *Antes del fin* - pour Matilde.

Déjà, en 1990, à propos du "roman que je n'écrirai jamais", vous disiez que vous alliez aborder le désespoir. Ce thème est-il présent dans *Antes del fin* ?

L'espoir naît du désespoir. Dans une vie parfaite, il n'y aurait pas d'intermèdes de désespoir. Certains amis m'ont dit que j'étais plutôt optimiste. Si je ne l'étais pas, je me tirerais une balle dans la tête. Ce n'est pas pour moi que je garde espoir, c'est pour les jeunes. Je reçois entre douze et quinze lettres par jour. C'est une amie qui me les lit. Elles émanent principalement de jeunes, mais aussi de gens plus âgés qui m'interrogent sur des grands problèmes. Curieusement, je constate que les femmes devenues adultes et mères de famille restent plus optimistes. C'est de la femme que dépend la conservation de l'espèce. Quelle manifestation de l'optimisme plus belle que celle-là ? Ce n'est pas le cas de l'homme. Lui, il va découvrir l'Amérique. On imagine mal Mme Colomb disant à son mari qu'elle doit partir en voyage parce qu'elle a une petite mission : découvrir l'Amérique. Ce n'est pas sérieux. Aucune femme saine d'esprit ne tient à découvrir un nouveau continent. Elle veut entretenir le feu, le centre de la vie de jadis. La famille autour du foyer.

Mais les modes de vie évoluent. Qu'advient-il, en ce sens, de la littérature moderne ?

L'écriture moderne n'a pas su engendrer un foyer, tout est abstrait, gelé. Quand l'humanité finit par vivre de façon désacralisée à cause du développement des machines et tout ça..., enfin, c'est *Antes del fin*. Vous allez voir, c'est terrible, il y a des pages très dures, sèches, sans aucun adjectif. C'est pour exprimer très concrètement telle chose ou telle chose, qui contrastent avec d'autres faits nuancés par les circonstances, plus poétiques dans le bon sens du terme.

Vous avez toujours souligné l'importance de la poésie.

Attention au mot poésie. La poésie c'est tout le grand art. La poésie, c'est un adagio de Mozart ou de Schubert, ou une composition de Bach. Certains artistes populaires sont de grands poètes, comme les Beatles. *Imagine*, la chanson de John Lennon, est un superbe poème.

Dans *Antes del fin*, vous dites qu'il faut lancer à la société un appel à l'insurrection civile. Pourquoi ?

Je dois avouer que, pour moi, cette question d'appel à l'insurrection n'est toujours pas très claire. Il devrait s'agir d'une espèce d'insurrection de la jeunesse à la manière de Gandhi. De la jeunesse jeune, car les gens croient que les transformations sont l'œuvre de la grande majorité, mais ce n'est pas vrai. Elles sont le fait de minorités. Six ou sept hommes ont fait la révolution

française, la révolution russe, la révolution américaine et la révolution de l'Amérique latine. Ils étaient cinq ou six et les autres suivaient. Parmi les jeunes, il y a ceux qui ne pensent qu'à s'amuser, en général sur l'exemple de leurs parents qui se livrent à des grands trafics ou à d'autres saloperies de toute sorte. Et il y a des jeunes très introvertis qui souffrent beaucoup (ils m'envoient des lettres tous les jours) et il y en a qui sont plus ouverts et qui souhaitent que cela change. C'est très compliqué, car on ne peut pas leur mentir. On ne peut pas leur donner de faux espoirs. Le monde, comme dit le tango de Discépolo [auteur-compositeur] "a toujours été et restera une saloperie", et c'est comme ça. L'humanité a toujours été et restera un désastre.

Quel rôle cette fin de siècle a-t-elle à jouer dans ce qui est en train de se passer?

C'est une époque bizarre. Malheureusement, on sent nettement la fin provoquée par la science. On pollue les rivières, les océans, le trou dans la couche d'ozone, enfin, c'est le fameux "progrès". La situation est donc plus difficile et elle va le devenir encore plus. Je ne peux pas dire non plus crûment que nous n'avons pas de solution. Nous n'en savons rien. Quand je parle de désobéissance civile, ce n'est pas aussi sot que ça en a l'air. Cela revient à dire : ça ne va plus, ça suffit, on arrête tout ! Il y a dix ou douze types à Strasbourg ou dans ces pays qui sont non pas des nations, mais des bureaux, comme la Suisse, dix ou douze types qui manipulent tout.

A votre avis comment peut-on mettre un frein à cette crise gérée par un petit groupe ?

Je cite toujours l'exemple de l'émirat de Cordoue en Espagne. Pendant huit siècles, il a assuré la sauvegarde culturelle du monde. Le premier grand centre a été Bagdad, puis Alexandrie et finalement Cordoue. Non seulement on y a conservé les trésors inestimables des cultures grecque et latine, mais on a également créé des choses extrêmement importantes. Musulmans, juifs et chrétiens cohabitaient dans la paix (c'est d'ailleurs un des exemples de cohabitation de ce type les plus merveilleux). Le comble de la grandeur et du raffinement. Ils ont traduit toute la philosophie grecque et le droit romain qui avaient été perdus, car les Européens, au IXe siècle, étaient des barbares au sens strict du terme. Ils ne se sont pas contentés de traduire, d'ailleurs, ils ont fait des choses très originales. Ils vivaient tous ensemble et étaient amis. Puis sont arrivés les Castillans, qui ont tout détruit.

Juan Paulo Bermudez